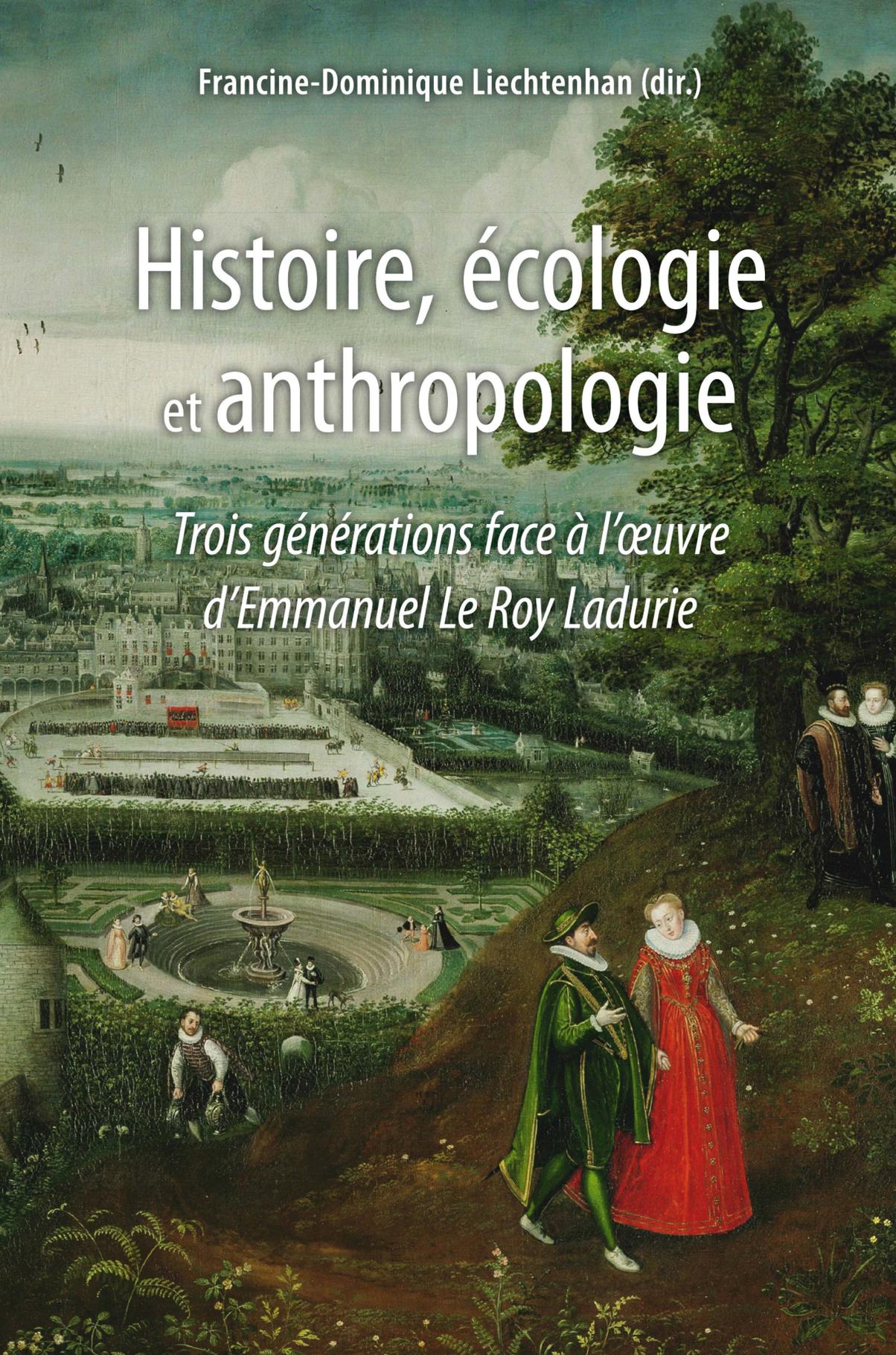


Francine-Dominique Liechtenhan (dir.)

Histoire, écologie et anthropologie

*Trois générations face à l'œuvre
d'Emmanuel Le Roy Ladurie*



HISTOIRE, ÉCOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE

Dernières parutions

- La Société de construction des Batignolles.
Des origines à la Première Guerre
mondiale (1846-1914)*
Rang-Ri Park-Barjot
- Transferts de technologies en Méditerranée*
Michèle Merger (dir.)
- Industrie et politique
en Europe occidentale et aux États-Unis
(XIX^e et XX^e siècles)*
Olivier Dard, Didier Musiedlak,
Éric Anceau, Jean Garrigues,
Dominique Barjot (dir.)
- Maisons parisiennes des Lumières*
Youri Carbonnier
- Les idées passent-elles la Manche ?
Savoirs, représentations, pratiques
(France-Angleterre, X^e-XX^e siècles)*
Jean-Philippe Genet &
François-Joseph Ruggiu (dir.)
- Les Sociétés urbaines au XVII^e siècle.
Angleterre, France, Espagne*
Jean-Pierre Poussou (dir.)
- Noms et destins des Sans Famille*
Jean-Pierre Bardet & Guy Brunet (dir.)
- L'Individu et la famille dans les sociétés
urbaines anglaise et française (1720-1780)*
François-Joseph Ruggiu
- Les Orphelins de Paris.
Enfants et assistance aux XVI^e-XVIII^e siècles*
Isabelle Robin-Romero
- Les Préfets de Gambetta*
Vincent Wright
- Le Prince et la République
Historiographie, pouvoirs et société
dans la Florence des Médicis au XVII^e siècle*
Caroline Callard
- Histoire des familles, des démographies
et des comportements
En hommage à Jean-Pierre Bardet*
Jean-Pierre Poussou &
Isabelle Robin-Romero (dir.)
- La Voirie bordelaise au XIX^e siècle*
Sylvain Schoonbaert
- Fortuna. Usages politiques d'une allégorie
morale à la Renaissance*
Florence Buttay-Jutier
- Des paysans attachés à la terre ?
Familles, marchés et patrimoine
dans la région de Vernon (1750-1830)*
Fabrice Boudjaaba
- La Défense du travail national ?
L'incidence du protectionnisme
sur l'industrie en Europe (1870-1914)*
Jean-Pierre Dormois
- L'Informatique en France
de la seconde guerre mondiale au Plan Calcul,
L'émergence d'une science*
Pierre-Éric Mounier-Kuhn
- In Nature We Trust
Les paysages anglais à l'ère industrielle*
Charles-François Mathis
- Les Passions d'un historien.
Mélanges en l'honneur de Jean-Pierre Poussou*
- La Grâce du roi.
Les lettres de clémence de Grande Chancellerie
au XVIII^e siècle*
Reynald Abad

Francine-Dominique Liechtenhan (dir.)

Histoire, écologie et anthropologie

Trois générations face à l'œuvre
d'Emmanuel Le Roy Ladurie



AVANT-PROPOS

Francine-Dominique Liechtenhan
Centre Roland Mousnier, CNRS

Le 19 juillet 2009, Emmanuel Le Roy Ladurie fêta son quatre-vingtième anniversaire dans l'intimité familiale. Pour ses amis, collègues et élèves, auxquels s'associa une jeune génération de chercheurs inspirés de l'œuvre de ce grand historien, l'organisation d'un colloque en son hommage s'imposait. Nous affrontions cependant une difficulté majeure ; face à l'immensité de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie, la chronologie couvrant plus d'un millénaire, il fallait faire des choix thématiques.

Au fil de sa longue carrière, et de nos jours encore, rien n'échappe à la curiosité d'Emmanuel Le Roy Ladurie, des registres d'inquisition d'un abbé promis à devenir pape d'Avignon, aux récits de voyage d'une famille suisse, les Platter, aux *Mémoires* de Saint-Simon – et nous nous contentons de ne citer que ces trois sujets de son immense bibliographie – il offre toujours une vision pluridimensionnelle de l'époque choisie en y associant d'autres disciplines, la géographie, la climatologie, l'anthropologie ou encore la sociologie. Il cherche son inspiration dans les champs les plus divers, les combine, les associe et donne ainsi lieu à de nouvelles impulsions historiographiques. Ses travaux sur le climat, débutés sur un mode prémonitoire dans les années 1970, trouvent leur apogée en ce début du XXI^e siècle avec les quatre magistraux volumes sur *l'Histoire du climat*, retraçant, à l'échelle européenne, plus de mille ans de fluctuations des températures, d'intempéries, de sécheresses et leurs suites comme les mauvaises récoltes, les disettes, les épidémies et le réchauffement climatique. Il l'a réalisé avec des équipes de météorologues, de climatologues, de géographes et bien sûr d'historiens, témoignant une fois de plus de l'exceptionnelle pluridisciplinarité de sa recherche et de son esprit d'ouverture. Nous avons ainsi choisi des champs thématiques qui s'articulent autour de ses plus récents ouvrages : l'histoire du climat indissociable d'une approche basée sur des moyens techniques récents, Emmanuel Le Roy Ladurie étant un des pionniers de l'utilisation de l'informatique pour cerner les événements les plus lointains ; la saga des Platter retraçant, à travers les récits autobiographiques de trois générations, la montée d'une famille d'origine valaisanne dans la bonne bourgeoisie de Bâle, ville

universitaire importante au XVI^e siècles ; enfin, nous avons retenu cette société de cour chère à Saint-Simon. Emmanuel Le Roy Ladurie aborda les réseaux établis par le petit duc grâce à la statistique et par un recours à l'anthropologie hiérarchique, l'une et l'autre le situant sur un territoire différent de celui qu'avait exploré Norbert Élias.

8 Les actes du colloque organisé en l'honneur d'Emmanuel Le Roy Ladurie, intitulés « Histoire, écologie et anthropologie », réunissent trois générations de chercheurs venus de plusieurs pays : des collègues de sa génération, ou presque, dont l'œuvre a évolué simultanément avec la sienne, ses élèves et de très jeunes doctorants ou post-doctorants qui le connaissent par leurs lectures ou l'influence de leurs directeurs de thèse. Il nous paraissait particulièrement important d'y associer des chercheurs venus d'Europe méridionale ou orientale où, dans ce dernier cas, les livres d'E. Le Roy Ladurie furent tardivement traduits ; leur influence pèse actuellement de tout leur poids sur une historiographie en pleine transformation. Les articles consacrés à son œuvre présentent à la fois des bilans et des ouvertures vers de nouvelles recherches, la thématique s'échelonnant du Moyen Âge à l'époque contemporaine avec la parution d'une nouvelle synthèse sur l'histoire du climat. Ce recueil s'ouvre sur une étude inédite d'Emmanuel Le Roy Ladurie consacrée aux minorités françaises, un périple à travers les régions de France qui crée un pendant avec la dernière partie de l'ouvrage, les Itinérances, qui nous font voyager à travers la fortune de l'œuvre de ce célèbre historien.

Le présent ouvrage tient compte des sujets évoqués ci-dessous. Une large place est ainsi accordée aux problèmes climatiques et à leur histoire ; la culture du vin, l'évolution de sa qualité, forment un premier volet associé à des sujets chers à Emmanuel Le Roy Ladurie, comme la glaciologie, la démographie et l'anthropométrie.

La deuxième partie de ces hommages est consacrée au *Siècle des Platter*, en particulier aux thèmes centraux qui s'en dégagent : l'héritage d'Erasmus ou les guerres de religion dont père et fils furent les témoins privilégiés. Les journaux intimes et les relations de voyage de cette fratrie se prêtent aussi à l'histoire comparée, ou à l'analyse d'une certaine altérité, leurs récits offrant d'impressionnants tableaux de la France méridionale, de l'Espagne, des Flandres et de l'Angleterre à une époque de troubles religieux.

Une importante partie du volume reprend une idée majeure d'Emmanuel Le Roy Ladurie : le système de cour qu'il avait étudié en s'appuyant sur l'œuvre de Saint-Simon. Outre la présentation d'un manuscrit inédit, une attention particulière est portée aux femmes dans la hiérarchie princière, au cérémonial et à un autre aspect plus futile, mais seulement en apparence, du système de cour : la perruque, signe d'appartenance sociale, de richesse et de dignité. Le contrecoup

révolutionnaire, avec sa critique de la royauté, s'articule logiquement avec une analyse dépréciative du système de cour.

Ce recueil se clôt sur des réflexions sur les retombées de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie à l'étranger, en particulier en Europe de l'Est où sa pluridisciplinarité déconcerta des générations d'historiens férus de positivisme. Ces actes sont ainsi destinés à montrer l'influence de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie sur plusieurs générations d'historiens, influence destinée à se poursuivre dans la recherche française et bien au-delà, dans les pays les plus lointains.

*
* *

Toute notre reconnaissance va à Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui a accepté d'inaugurer ce colloque ; elle a aussi créé le lien qui nous a permis d'organiser cette rencontre en ce lieu prestigieux qu'est la Fondation Singer-Polignac. Nous ne saurions assez remercier son président Yves Pouliquen et son équipe de la parfaite organisation de ces journées mémorables. La contribution efficace des présidents de séance nous ont permis de respecter la discipline indispensable à la réussite d'une telle rencontre internationale. Notre reconnaissance va ainsi, selon l'ordre de leur intervention, au président Jean-Robert Pitte (de l'Institut), à Dominique Bourel (Centre Roland Mousnier, CNRS), Maurice Aymard (Maison des sciences de l'Homme, Paris), Bernard Cottret (Université de Versailles Saint-Quentin), Bernard Garnier (Centre d'histoire quantitative, Caen), Reynald Abad (Centre Roland Mousnier, Université Paris-Sorbonne), Daniel Roche (Collège de France) et à celui qui, depuis des années, a suivi et édité les œuvres d'Emmanuel Le Roy Ladurie : Denis Maraval qui signe aussi la postface de ce présent recueil. Enfin, nous ne saurions oublier Xavier Labat Saint Vincent qui a contribué, par ses relectures, à préparer l'édition de ces actes.

QUATRIÈME PARTIE

Itinérances

DE UPPSALA À JÉRUSALEM :
L'ITINÉRAIRE DE FRÉDÉRIC HASSELQUIST (1722-1752)

Dominique Bourel
Centre Roland Mousnier, CNRS

Un des voyages en Orient les plus lus du XVIII^e siècle est un livre oublié depuis, mais qui fut en son temps un best-seller en Europe. Il s'agit des *Voyages dans le Levant, dans les années 1749, 50, 51 et 52*, « contenant des observations sur l'histoire naturelle, la médecine, l'agriculture et le commerce, et particulièrement sur l'histoire naturelle de la Terre Sainte », par Frédéric Hasselquist, docteur en médecine, membre des sociétés royales d'Upsala et de Stockholm, publié à Paris en 1769, chez Delalain, libraire rue St. Jacques.

Remarquant qu'il s'agissait d'*histoire naturelle*, une relecture permet d'épaissir le dossier de ce qu'Henri Laurens a appelé « l'invention » de la Terre Sainte, et de rappeler le rapport intéressant de la Suède avec cette région au siècle des Lumières¹.

Hasselquist est né le 3 janvier 1722 à Toernevalla dans la Gothie de l'Est (c'est donc vraiment un « ostrogoth ») aujourd'hui la province se nomme Gotland, d'un père Pasteur², décédé pendant la minorité de son fils ; son épouse est malade et le jeune Frédéric ne doit qu'à l'assistance d'un oncle d'avoir été à l'école de Linköping, capitale du Gotland. Après le décès de ce parent providentiel, il subvient à ses besoins comme précepteur avant d'intégrer l'université d'Uppsala en 1741 avec une bourse aulique. Il étudie l'arabe, l'hébreu ainsi que différentes disciplines comme la médecine, la jurisprudence la philosophie et la théologie. Il est déjà suffisamment brillant pour qu'on l'exonère des droits de cours magistraux et autres examens. On le retrouve à Stockholm au printemps 1749 donnant des leçons de botanique durant l'été et préparant activement son voyage en Orient.

- 1 Je remercie le *Swedish Collegium for Advanced Studies* d'Uppsala pour son invitation et Madame Caroline Chevallier de la Bibliothèque *Carolina Rediviva* pour son aide amicale et érudite ainsi que le groupe de travail sur la correspondance de Linné, qui possède un excellent site. Je garde un souvenir très vif des conférences d'Emmanuel Le Roy Ladurie à l'Académie israélienne des sciences et des humanités ; elles ont inspiré certaines de ces pages.
- 2 Outre l'introduction de Linné au volume, il faut utiliser les articles de Fritz Bodenheimer, « La vie et l'œuvre de Frédéric Hasselquist (1722-1752) », *Revue d'histoire des sciences*, 4 (1951), p. 60-77, et « Frédéric Hasselquist in Palestine, 1751 », *Israel Exploration Journal*, 2 (1952), p. 6-14 ; voir également Thord Silverbark, *Doktor Hasselquists Resa. Linnélärjungen i Mellersta Östern 1749-1752*, Furulund, Alhambra, 2008.

Un fait capital mérite d'être souligné : parmi ses maîtres, il fut choyé par le grand Linné, une véritable icône nationale en Suède dont les anniversaires sont fêtés comme il se doit par des publications passionnantes³ ; le plus récent (2007) fut le jubilé de sa naissance en 1707. Après des études à Lund et à Uppsala, il voyage dans les différentes contrées de la Suède (Lapland, Dalarna), puis en Europe (Danemark, Allemagne, Hollande, Angleterre et France) entre 1735 et 1738 et soutient sa thèse de doctorat en Hollande à Harderwijk (car il n'y a pas à cette époque de faculté de médecine à Uppsala). Il publie une série d'ouvrages capitaux sur la botanique et la philosophie de la nature dont l'éclat sera un peu terni par son adversaire de toujours, Buffon. Premier président de l'Académie Royale des Sciences de Suède, il enseigne la médecine à Uppsala à partir de 1741, où il meurt en 1778. L'un des aspects saillants de son œuvre, outre son génie bien établi aujourd'hui, fut de savoir faire travailler les autres. Il constitua un groupe d'étudiants doués appelés depuis les « apôtres » et les lança à la découverte de la planète avec mission de rapporter cartes, espèces et animaux qu'ils y trouveraient. C'est ainsi que son réseau couvre la Chine, Java, l'Amérique du Sud, la Russie, l'Indochine et le Japon⁴. Plusieurs sont morts à la tâche là-bas ou sur le chemin du retour comme ce pauvre Hasselquist enlevé à la science à Smyrne à l'âge de trente ans. Le voyage en Orient était donc une partie de cette grande entreprise scientifique destinée à mailler le monde et pas du tout un voyage religieux et encore moins théologique. Linné fut tellement affecté par cette mort qu'il prit sur lui de faire revenir toute la documentation et de publier ce récit. Il fut grandement aidé en cela par la reine de Suède, Luise Ulrike (1720-1782) qui n'était autre que la sœur de Frédéric II de Prusse. L'ouvrage paraît en suédois, à Uppsala en 1757 (et fut réédité il y a peu sur l'exemplaire de l'historien allemand August Ludwig von Schlözer (1735-1809)⁵ qui a servi d'original pour la photographie)⁶. Schlözer est aussi une figure étonnante et « globale » puisqu'après avoir étudié l'hébreu et l'arabe en plus de la théologie et de l'histoire, il est pasteur de la communauté allemande de Stockholm à la fin de 1755 puis étudie à Uppsala les langues scandinaves en plus des sciences

3 Maris-Christine Skuncke, « La liberté dans la culture politique suédoise au XVIII^e siècle », dans *Liberté : Héritage du passé ou idée des Lumières*, Anna Grzeskowiak-Krwawicz et Izabella Zatorska (dir.), Krakow-Warszawa, Collegium Columbinum, 2003, p. 28-41 ; Tore Frängsmyr (dir.), *Linnaeus. The Man and his Work, Uppsala Studies in History of Science*, vol. 18, Uppsala, 2004, et Carl von Linné, *Carnets de voyage en Suède*, trad. Vincent Fournier, suivi de Jean François Battail, « Un Suédois à la conquête du monde », Paris, Michel de Maule, 2008.

4 Sverker Sörlin et Otto Fagerstedt, *Linné och hans apostlar*, Stockholm, Natur och kultur, 2004.

5 Gérard Laudin, « L'Histoire comme science de l'homme chez Gatterer et Schlözer », dans Hans Erich Bödeker, Philippe Büttgen, Michel Espagne (dir.), *Göttingen vers 1800. L'Europe des sciences de l'homme*, Paris, Le Cerf, 2010, p. 483-515.

6 Stockholm, Bokförlaget Rediviva, 1969.

naturelles puis devient précepteur à Saint-Petersburg (1761) où il sera membre de l'Académie et professeur avant de revenir enseigner l'histoire à Göttingen en 1764 !

Voici l'itinéraire d'Hasselquist qui remplit deux forts volumes :

Du 7 août au 26 novembre 1749 : Stockholm à Smyrne

Du 27 novembre 1749 à mai 1750 : Smyrne

Du 15 mai au 28 mars 1751 il est en Égypte où il visite Rosette, Alexandrie, Le Caire et Damiette. Il est même fait docteur en médecine *in absentia* le 8 mars 1751 !

Du 1^{er} avril 1751 au 5 mai 1751 : en Palestine

Du 6 mai au 15 juillet 1751, il voyage à travers le Liban, Chypre, revient à Smyrne et meurt dans un village voisin le 9 février 1752.

Il fallut rapporter tous les documents et objets dont certains étaient d'une très grande valeur, la reine Luise Ulrike aida encore Linné à payer et ce dernier s'attela à publier son ouvrage de voyage avec beaucoup de soin. On possède un commentaire de son *Herbarium*⁷ et une *Flora Palestina* de 1756 (Uppsala, réédité en 1759) utilisant ses recherches et les cours de Linné sur le sujet rassemblés par Benedictus Johannes Strand. Les *realia*, propriété de la couronne royale, furent données par le roi Gustave IV Adolphe à l'université en 1803. On possède aussi son *Album itineris*, actuellement dans la bibliothèque du diocèse de Linköping⁸ avec 52 signatures et petites phrases en huit langues (Grec, latin, arabe, anglais, arménien et persan) dans lequel on peut lire une lettre du Père de Résenville, vicaire apostolique de Jérusalem. On sait qu'il fut lié à quelques diplomates européens en poste à Smyrne et on possède aussi quelques lettres publiées⁹ et certainement d'autres qui dorment dans des archives.

Cet *Iter* publié en 1757 fut très vite une excellente opération sans doute aussi grâce à la mort de son auteur en héros de la science. Après quelques articles élogieux, il fut traduit en quatre langues durant le dix-huitième siècle. En allemand (Rostock, 1762), anglais (Londres, 1766), français (Paris, 1769), et néerlandais (Amsterdam, 1771). Kant et Chateaubriand le lisent ! On remarque que notre texte est traduit de l'allemand ce qui montre sans doute la difficulté à trouver un traducteur de suédois, chose curieuse car la cour de Suède sera

7 H. O. Juel, « Bemerkungen über Hasselquist's *Herbarium* », *Revue de la Société linnéenne de Suède*, I (1918), p. 95-125.

8 Édition de Arvid Uggla et Fritz Simon Bodenheimer, *Revue de la Société linnéenne de Suède*, XXXV (1952) p. 18-30.

9 *Bref och Skrifvelser af och till Carl von Linné af TH. M. Fries och J.M. Multh*, Uppsala Berlin, Akademiska Bokhandeln et R. Friedländer & Sohn, 1917, vol. VII, p. 1-67. Voir aussi les extraits dans Eva Nyström et Ann-Mari Jönsson (dir.), *Carl Linné, Brevskravaren*, Stockholm, Postmuseum, 2007.

largement francophile et francophone surtout après l'avènement de Gustav III, un véritable souverain des Lumières¹⁰. Il le paiera d'ailleurs de sa vie ! Mais aussi parce que la version allemande était améliorée. En effet, le traducteur Thomas Heinrich Gadebusch, ancien étudiant de Greifswald et de Göttingen avait beaucoup publié et travaillé tant sur la Poméranie que sur la Suède, ce qui était à peu près la même chose puisque la Poméranie fut suédoise entre 1648 et 1802 ! Il a vécu d'ailleurs à Stockholm où il est mort en 1804.

Marc Antoine Eidous, est un encyclopédiste mineur et surtout pressé ! Né en 1724, mort en 1790, il maîtrise l'espagnol, l'anglais, le latin et l'allemand et il travaille très vite et pas toujours avec la précision requise. On lui doit la traduction d'ouvrages philosophiques de Francis Hutcheson et plusieurs articles de l'*Encyclopédie* ainsi que du *Dictionnaire universel de médecine* de Robert James (Paris, 1746-1748). Dans sa *Correspondance littéraire*, Melchior Grimm indique qu'il n'a besoin que de deux semaines pour traduire un gros volume ! Nous n'avons aucun indice sur le traducteur anglais malgré la réédition récente (2009) de ce texte au sein de toute la collection des voyages des « apôtres » de Linné. Mais nous savons qu'il n'était pas Anglais de naissance. Nous ignorons aussi pour l'instant le nom du traducteur du néerlandais.

378

Nous nous concentrons uniquement sur le passage de la Palestine, et surtout sur Jérusalem, où nous avons rencontré naguère le récipiendaire de ce volume, mais il faudrait rééditer la totalité du texte avec des notes.

Le 1^{er} avril 1751, son bateau mouille en rade de Jaffa. Je fus avec mon capitaine chez un facteur français que les marchands de Rama (comprendre Ramle) y entretiennent, et qui est le seul franc établi à Jaffa. C'était un vieux bonhomme qui avait deux fils.

Je me rendis de-là à l'hospice des moines latins qu'on y a établis pour recevoir les pèlerins et leur procurer les secours dont ils ont besoin pour continuer leur route. Je n'y trouvais que deux religieux, savoir un prêtre et un laïc qui faisait fonction de procureur. J'y fus très mal logé, parce que leur maison est très petite et que l'avarice des Turcs ne leur permet pas de l'agrandir, encore qu'ils dussent être logés au large, à cause de la quantité de voyageurs qui y aborde. Je fus d'ailleurs parfaitement bien traité. Le Procureur commença dès le moment à préparer tout ce dont j'avais besoin pour mon voyage de Jérusalem. Il me fit d'abord une question dont je l'aurais volontiers dispensé, savoir si c'était par dévotion que je venais visiter les lieux saints ? Je lui répondis que non. Quoi !

10 On possède en français une excellente monographie de Claude Nordmann, *Gustav III. Un démocrate couronné*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1986 et parmi la conséquente littérature, *Gustav III par ses lettres*, éd. Gunnar von Proschwitz, Stockholm, Nordstedts, Paris, Jean Touzot, 1986.

reprit le religieux qui était un espagnol, ce n'est point la dévotion qui vous amène dans la Terre Sainte ? Je mis fin à cette conversation désagréable en entamant une autre qui fut de lui parler d'argent.

Ce *sans dévotion* est pour nous particulièrement intéressant, car il signale un changement de la perception de la cette partie de l'Orient et une raison particulière du voyage, celle de la science. Ce motif va s'autonomiser même s'il interfère parfois avec les autres : religieux, commerciaux et politiques. On voit que Linné, très orthodoxe, a respecté même l'ironie du texte. Il serait bien entendu très intéressant de lire ce livre en détail en le comparant avec ceux des autres Suédois ainsi que des Européens venus à ce moment en Palestine. Il va de soi qu'on y glane une foule de renseignements connus des rares spécialistes de l'histoire de Jérusalem au XVIII^e siècle¹¹. Il évalue à 4 000 personnes le nombre de ceux qui abordent à Jaffa par an, sans compter les Juifs, et il ajoute :

[...] cela doit faire un revenu considérable pour les Turcs, qui d'ailleurs ne tirent rien de ce pays inculte et inhabité. Une grande partie de cet argent est destinée pour *la Mecque*. Peut-on rien voir plus étrange que d'approprier le revenu qui provient d'une superstition, au maintien d'une autre ?

Hasselquist se rend à Jérusalem avec un marchand juif de Livourne et deux religieux ; il nous décrit avec précision la géographie physique, florale et animale du voyage, la compare parfois avec la Suède et couche à Ramle, « dans un couvent, qui, après celui de Jérusalem, est le plus beau qu'il y ait sur la terre sainte ». Il arrive le 7 avril à Jérusalem au moment des fêtes de Pâques des chrétiens (le 11 avril) et nous décrit le Golgotha :

Les Européens se le représentent comme une colline, et c'est tout au contraire un fond ou une vallée. Nous fûmes de là au Temple ; il y a deux portes l'une à côté de l'autre, dont l'une est murée. Nous trouvâmes à l'entrée trois Turcs, savoir un *Scherif*, ou un homme de robe, un Janissaire et un *Bostangi*, que la Régence a soin d'y envoyer. Le premier est chargé de prendre le nom de ceux qui y viennent, et leur faire payer le tribut que les Turcs exigent des Chrétiens qui vont visiter ce saint lieu comme leur appartenant en propre. Le dernier est préposé pour prévenir les querelles qui peuvent survenir entre les Chrétiens.

11 Azriel Schohat, « Les Juifs à Jérusalem au 18^e siècle », *Cathedra*, 13 (1979), p. 3-45 ; Amnon Cohen, *Palestine in the 18th Century. Patterns of Government and Administration*, Jerusalem, Magnes Press, 1973 ; Jacob Barnai, *The Jews in Palestine in the Eighteenth Century under the Patronage of the Istanbul Committee of Officials for Palestine*, trad. Naomi Goldblum, Tuscaloosa, AL, The University Press, 1992.

Le 8, il fait une promenade dans la ville, le souk, les différents hôtels et chapelles. Le lendemain dans l'après-midi il va retrouver le Patriarche arménien rencontré à Smyrne :

Il réside dans le Couvent de cette nation qui est le plus grand qui soit à Jérusalem, sans en excepter celui des Latins, mais ce dernier est beaucoup plus riche. Il y a plus de 1000 chambres pour les pèlerins, sans compter celles des moines. Ce sont les Arméniens eux-mêmes qui l'on fait bâtir. Il ne se passe pas d'année qu'il n'y vienne plus de mille pèlerins d'Arménie, de Perse, de Turquie, et ils n'en sortent point sans faire des aumônes considérables. La chapelle de ce couvent est la plus belle que j'ai vue à Jérusalem. Elle est ornée de tapisseries, de peintures, et d'une quantité innombrable de lampes d'argent et de vermeil, faites par les plus habiles ouvriers.

Il en vient à décrire les Juifs¹² :

380

Leurs femmes vont le visage découvert, et les Turcs l'ont voulu ainsi, pour qu'on les distinguât des leurs. La plupart des Juifs sont pauvres, faute de trafic, sans lequel ils ne peuvent subsister nulle part. Ils n'ont d'autre ressource pour vivre, que ce qu'ils tirent des pèlerins de leur nation, qui viennent de toutes parts visiter le séjour de leurs ancêtres. Leur rabbin tire de grosses sommes de ses frères, dont les Turcs prennent la plus grande partie ; car les Juifs, de même que les Chrétiens, n'achètent la paix dans ce pays qu'à force d'argent.

Il se rend ensuite à Jéricho puis à la mer morte :

Le soleil était déjà caché derrière les montagnes de l'Arabie Pétrée, lorsqu'à huit heures du soir nous arrivâmes dans la grande plaine de Jéricho, laquelle s'étend l'espace de deux lieues le long de la mer morte. Notre procureur avait eu soin d'y faire dresser des tentes, sous lesquelles nous soupâmes et passâmes la plus grande partie de la nuit. Mon herbier me servit d'oreiller, et je fus heureux de l'avoir, car le reste de la compagnie, sans en excepter le supérieur, n'en eurent point d'autres que la terre.

Suit un passage dans lequel l'exégèse débat avec la botanique (Luc. 19, 1-10).
Devant des murailles,

d'une vieille maison que les moines, naturellement prêt à sanctifier toutes les choses, appellent la maison de Zachée, il précise, cet homme à ce qu'ils disent, monta sur un sycomore, pour voir Jésus Christ ; mais les chrétiens d'Orient

¹² Il en compte 20 000 ce qui est plus qu'une erreur d'impression puisqu'ils seront environ 8 000 au début du XIX^e siècle.

prétendent que ce fut sur une espèce d'arbre différent qui est commun dans les environs et du fruit duquel les Arabes tirent une huile que les pèlerins achètent sous le nom d'huile de *Zachée*. Le texte grec l'appelle un *sycomore*, mot qu'on a rendu dans la traduction suédoise, de même que celle de *Luther*, par celui de mûrier, en quoi on s'est sûrement trompé. Le *sycomore* ne croît plus aujourd'hui près de cet endroit, mais dans les autres cantons de la Judée qui sont près de la mer, et apparemment l'y avait-on planté dans le temps que le pays était habité et cultivé.

Puis c'est le Jourdain, et

nous vîmes sur le sommet d'une montagne le Couvent grec de *Saint Saba*, si fameux dans les premiers temps, lequel était habité par 4 000 moines qui vivaient dans les grottes. Les Grecs continuent d'y aller en pèlerinage, et y relèguent les moines qui ont commis quelque faute. Je trouvai sur ma route la caille d'Arabie ou de la Terre Sainte, dont personne n'a encore donné de description et qui mérite seule qu'on fasse le voyage de la *Mer Morte*. Elle est vraisemblablement la même que celle qui sert de nourriture aux Israélites dans le désert.

Il revient à Jérusalem pour le Vendredi Saint et décrit avec un peu d'ironie ses maigres repas. Il nous décrit ensuite les cérémonies auxquelles il assiste en véritable ethnologue, car il est protestant, ajoutant qu'on prononce des sermons en français, en italien, en espagnol et en arabe. Puis il reprend sa visite de Jérusalem en nous détaillant parfois la végétation, une *iris florentina* devant la mosquée construite sur la chapelle de la naissance de la vierge. Pour les historiens de la pharmacie et de la médecine, il décrit une visite d'une curiosité le 16 avril :

Ce fut l'apothicairerie des Latins, qu'on peut regarder comme la plus précieuse qui soit au monde, à cause de la quantité de drogues et de remèdes qu'on y trouve. Je mets de ce nombre toutes les espèces de baumes imaginables, dont la valeur se montait à plusieurs milliers de piastres. Il y avait plusieurs livres de mumie minérale de Perse laquelle vaut trois ducats la livre. On leur envoie d'Espagne les drogues des Indes et de l'Amérique. On y prépare le fameux baume de Jérusalem, qui est un composé de différentes espèces de baumes et d'aromates, dissoutes dans de l'esprit de vin. Ils en font tous les ans au solstice d'été pour la valeur de 150 ducats. Il est excellent pour les plaies récentes ; mais il ne vaut rien pris intérieurement, parce qu'il est trop chaud. Cependant ils le donnent dans les crachements de sang et les contusions, à la dose de dix à douze gouttes. L'apothicairerie est évaluée à 100 000 piastres.

Il s'appesantira sur la description de la fête orthodoxe du feu sacré :

Les Grecs, qui sont les plus dérégés de tous les Chrétiens, se conduisent dans le chœur autour du Saint Sépulcre, de la même manière qu'on dit que les Anciens se conduisaient dans leur bacchanale. Les enfants dansent et chantent, représentent la mort et la résurrection de Notre Sauveur, et font mille autres choses dont les païens auraient rougi. Ils agissent ainsi, du moins à ce qu'ils disent, pour échauffer la terre, afin que le feu descende plus aisément.

Il précise que c'est la raison pour laquelle il y a tant de monde sinon personne ne viendrait ! La cohue a vite fait de dégénérer en pugilat général : « Pourquoi faire je vous prie, pour avoir la barbe et la moustache brûlée. N'est-ce pas une plaisante façon de se sanctifier ? ». Le traducteur français a lui-même ajouté ce commentaire ! (p. 202). Il revient sur le couvent Saint Sauveur « le plus puissant et le plus riche ». C'est son économiste qui s'occupe des affaires du Saint Sépulcre,

382

si bien qu'il passe tous les ans par ses mains un million de livres au moins. Ce sont là les revenus du Saint Sépulcre et du couvent, dont il reste très peu à la fin de l'année. Ils proviennent des aumônes qu'on y envoie d'Espagne et du Portugal, deux nations qui permettent aux barbares de ruiner leur commerce et de piller leur pays, sans employer un piastre pour les châtier et qui cependant envoient tous les ans des sommes considérables à *Jérusalem* pour y être dévorées par les turcs qui sont leurs ennemis irréconciliables. La France donne très peu de chose. Une nation qui fait usage de sa raison, n'est guère portée à favoriser la superstition et la raison en est que depuis Saint Louis les Français ont quelque chose de mieux à faire que d'aller en pèlerinage dans la terre sainte.

Le 18, il va admirer les ornements des Arméniens à l'Église Saint-Jaques :

Ils valent la peine d'être vus, et je doute qu'il y en ait de pareils dans l'Orient ni même dans le Chrétienté. Ils consistent en chasubles, chapes, mitres, surplis, calices croisés d'Évêques, encensoir, et autres vases sacrés, dont les uns sont d'or, les autres de vermeils, et enrichis de pierres précieuses. Les habits des prêtres sont de magnifiques étoffes des Indes et la plupart ornés de pierreries. Les lampes sont toutes d'argent, et il y en a pour des sommes considérables. On avait étalé ce jour-là tous ces ornements sur une table placée dans le chœur, pour les montrer au public le jour de la Fête, dont l'Église porte le nom. Les ornements des Latins sont aussi fort riches, et peut être d'un meilleur goût ; mais ils avouent eux-mêmes que ceux des Arméniens l'emportent pour la magnificence. Il s'en faut de beaucoup que les Grecs en aient de pareils.

Il nous offre ensuite une liste nomenclaturée de ce qu'il a vu hors de la ville. Le 19 c'est Bethlehem dont les moines ont le scorbut ; il leur prescrit un

médicament, du cresson aquatique (*nasturtium aquaticum*) « dont j'avais vu une quantité près des puits de Salomon.

Je leur ordonnais d'en exprimer le suc, et de le boire avec du lait. Ils le firent, et ils guérirent, comme je l'appris depuis à Chypre ».

La région n'est pas très avenante :

Comme *Bethlehem* appartient à *la Mecque*, il n'est point soumis au gouverneur de *Jérusalem*, mais à celui de *Jaffa*, qui appartient pareillement à *la Mecque*. Cela ne contribue pas peu à la vie licencieuse des *Bethlehemites*, qui est telle que je ne crois pas qu'on en voie de pareille chez aucune nation. Ils sont continuellement en querelle avec les habitants de *Jérusalem*, d'*Hébron*, et des autres villages voisins, et rarement s'apaisent-elles sans effusion de sang. Il y a cinq à six ans que ceux de *Bethlehem* et d'*Hébron* eurent une guerre qui fit périr la plupart de leurs citoyens, à cause la perte des oliviers qui étaient dans les environs du premier. Les *Bethlehemites* n'ont garde d'aller à *Jérusalem*; lorsqu'ils ont quelque démêlé avec la Régence de cette ville ; et au contraire ceux de *Jérusalem* n'oseraient aller du côté de *Bethlehem* dans ces temps orageux, crainte de s'attirer de fâcheuses affaires. Ce n'est point au reste la religion qui cause ces démêlés, les *Bethlehemites* ne sont pas fort scrupuleux sur cet article ; car quoique la ville soit habitée par des Chrétiens et des Mahométans, il est rare qu'il arrive de la mésintelligence entre eux. Ce qui occasionne leurs querelles, c'est par exemple le droit de fournir aux pèlerins les chevaux dont ils ont besoin, celui de recevoir le *cassar* des voyageurs, qui appartient aux uns, et que les autres voudraient s'approprier.

Il repart pour Acre, par Ramle et Jaffa, puis c'est Nazareth, le Mont Thabor, Tibériade, Safed, Cana de Galilée. Puis retour à Acre et enfin départ pour Sidon passant par Tyr. À chaque fois, les descriptions détaillées harmonisent les soucis savants, historiques et ethnographiques qui font de cet ouvrage une contribution d'autant plus originale qu'elle date d'avant les grands livres de Carsten Niebuhr (1766), et de Constantin-François Chassebeuf, comte de Volney (1787) sans oublier Bonaparte (1799) dont on sait qu'il ne verra pas Jérusalem.

Hasselquist a rapporté plus de 650 espèces de plantes, des manuscrits arabes, des fossiles, des minéraux, une quantité de descriptions, bref une foule d'observations encore utilisées aujourd'hui et qui firent l'admiration des contemporains et ressemblent à une réinvention d'une autre terre, un peu moins sainte celle-là ! On voit bien naître au XVIII^e siècle, autour de la question de Jérusalem trois types de voyages, religieux, savant et politico-économique. Ainsi l'orientalisme apparaît-il comme un palimpseste, ou une immense bibliothèque qui résiste encore largement à la recherche.

En guise de conclusion provisoire cette dernière perle : en examinant la maigre bibliographie afférente à Hasselquist, on trouve le nom d'un Bodenheimer. L'un de ceux qui avait le plus travaillé sur cette question n'était autre que le fils du Dr. Max Bodenheimer (1865-1940) avocat de Cologne, un des membres les plus efficaces du sionisme préherzéliens. Né à Cologne¹³ en 1897, l'année du Congrès de Bâle, Fritz Simon Bodenheimer étudie aux universités de Bonn, Munich, Francfort et Portici la médecine, puis la zoologie ; il se spécialise dans l'entomologie appliquée et soutient sa thèse à Bonn en 1921. Il arrive en Palestine mandataire en mars 1922 et épouse rien moins que la fille de Menahem Ussishkin (1863-1941) en 1923. Chef du département d'entomologie de la station de recherche expérimentale agricole à Tel Aviv, il est intégré à l'université hébraïque de Jérusalem sur proposition d'Otto Warburg. Professeur invité dans diverses universités, dont celle d'Ankara (1938-1941), il prend sa retraite en 1953 et meurt en 1959. L'un de ses grands livres était les *Materialien zur Geschichte der Entomologie bis Linné* (deux volumes Berlin 1928-1929) ainsi qu'une série d'ouvrages en hébreu qui balisèrent ce champ d'études, et même en français, *Précis d'écologie animale*, publié chez Payot en 1954 alors qu'il présidait l'Académie Internationale d'Histoire des Sciences (1953-1956). Il appert que Bodenheimer a passé des années en compagnie d'un collègue suédois, le Dr. Arvid Hjalmar Ugglä, à traquer les traces de notre auteur préparant un ouvrage en anglais qui ne fut jamais publié ! Un exemplaire dactylographié et prêt à être publié se trouve dans les papiers de la Société Linnée d'Uppsala ! Il mériterait de voir le jour non seulement par piété mais afin que tant de labeur ne soit pas perdu pour la science et le public.

13 Eva Telkes-Klein, *L'Université hébraïque de Jérusalem à travers ses acteurs. La première génération de professeurs (1925-1948)*, préf. Claire Salomon Bayet, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 145-151.

POSTFACE

Denis Maraval

Il n'est pas très facile de succéder à la crème des historiens réunis par Francine-Dominique Liechtenhan pour rendre hommage à Emmanuel Le Roy Ladurie. Une postface de ma part peut sembler incongrue, puisqu'un éditeur a plutôt vocation à rester dans l'ombre qu'à se faire valoir lui-même. J'ai donc été tenté d'abord de décliner l'offre de conclure ce volume et d'esquiver un pari en plus : tenir compte de trois générations de chercheurs. Comment ne pas faire de jaloux ?

Comme Dominique insistait et comme j'éprouve pour Emmanuel Le Roy Ladurie une affection qui ne nuit en rien à l'admiration, j'ai fini par accepter, à la condition que je n'aurais à produire qu'un témoignage qui pourrait apporter un peu de lumière sur l'homme et son « fonctionnement » : il est vrai que le métier d'éditeur n'est pas, là-dessus, le plus mauvais poste d'observation...

Je vais donc égrener quelques souvenirs et anecdotes qui me paraissent exemplaires.

Comme tout étudiant d'histoire, j'avais lu une partie des *Paysans de Languedoc* où j'avais observé que l'érudition n'était pas nécessairement aride et qu'elle pouvait donner à penser voire à rêver... *L'Histoire du climat depuis l'an mil* avait été l'un des deux ou trois livres qui m'avaient montré à quel point « l'histoire batailles » et « l'histoire politique » pouvaient paraître pauvres comparées aux voies inédites que pouvait ouvrir la « nouvelle histoire ». Plus tard, alors que j'étais un jeune éditeur, j'avais été émerveillé (et très envieux) du fabuleux succès de *Montaillou* : il m'avait enseigné une chose, que l'excellence de l'historien et de son travail ne s'opposaient pas au succès, bien au contraire. Je n'ai, depuis lors, jamais changé d'avis, car cette maxime s'est pour moi constamment vérifiée durant les 25 années où j'ai dirigé les collections chez Fayard.

Lorsque je suis entré dans cette maison en 1985, une belle surprise m'attendait : Claude Durand avait signé un contrat avec... Emmanuel Le Roy Ladurie pour ses projets sur les Platter. Les livres ne sont pas venus tout de suite, BN (pas encore BnF) oblige, mais ils ont été écrits jour après jour, et j'ai fini par publier une quinzaine d'ouvrages de l'illustre historien, pour certains sur des sujets tout à fait inattendus. Cela fait de Fayard l'éditeur principal de

l'un nos plus féconds auteurs : trois volumes relatifs aux Platter, quatre sur le climat, le grand travail sur Saint-Simon et la Cour, le volume *Ouverture, société et pouvoir* [...] dans l'histoire, la suite des écrits de Pierre Prion, etc., etc. Ce traitement de faveur qu'il nous a réservé, nous ne l'avons pas obtenu en le couvrant d'or au moyen d'à-valoirs élevés – ce qui pourtant aurait été justifié ces livres se vendent très bien ici comme à l'étranger – mais juste parce que nous avons noué au fil des années un très fort lien de confiance et d'amitié. Emmanuel est en effet, sur le plan des relations humaines aussi, un homme de la longue durée ; il ne se laisse pas apprivoiser facilement, car il est très attaché à sa liberté. Il faut avoir avec lui un commerce au long cours, lui consacrer du temps et ne jamais lui prêter une oreille distraite, car il y a toujours quelque chose à saisir derrière des propos en apparence sinueux et décousus ou encore portant sur des sujets à très long terme. Il faut aussi savoir que c'est un esprit universel et insatisfait. Pour notre plus grand bonheur, il n'estime jamais une recherche ou une enquête closes ; ses dossiers restent ouverts en permanence. Une anecdote : le comportement obscurantiste des grands médias lors de la tempête de décembre 1999, qui n'avaient pas même pensé à interroger un historien pour savoir si cet événement avait ou non des précédents, m'a conduit à interroger Emmanuel là-dessus et m'apercevoir qu'il continuait à nourrir un dossier « Climat » depuis les années 1960. Notre conversation m'a montré que le sujet le passionnait toujours et qu'il serait partant pour une nouvelle aventure éditoriale sur l'histoire du climat. Résultat dix ans plus tard : quatre livres et bientôt cinq qui ont entièrement fondé une discipline aujourd'hui indispensable aux sciences dites dures et propre à éclairer les débats sur le réchauffement.

Emmanuel est aussi l'opposé de l'historien spécialisé rigoureusement dans une époque, dans un espace et dans une approche et/ou dans une méthode. Tantôt, il estime que c'est le politique qui prime (*L'État royal*), le religieux et le social (*Montaillou*) qui l'emportent, ou encore le système des représentations qui comptent le plus (*Saint-Simon ou le Système de la Cour*). De la même façon, il refuse l'enfermement chronologique, ce qui donne les magnifiques résultats que vous connaissez tous. C'est le corollaire de l'ouverture permanente des dossiers. Cette générosité intellectuelle, cette ouverture aux travaux des autres, cette curiosité toujours en éveil ont fait vivre un éditeur généraliste comme moi dans un climat d'ouverture enthousiasmant. Qui m'a fait connaître l'existence du livre de René Weiss sur les derniers cathares de Montaillou ? Nul autre qu'Emmanuel. Qui insiste pour que la contribution de tel ou tel collaborateur spécialisé soit bien mise en valeur sur la couverture des livres, au risque d'agacer l'éditeur qui préfère toujours mettre en avant exclusivement le nom d'un auteur célèbre ? Encore Emmanuel !

Une telle capacité à partager et à dialoguer, chez un homme capable de se mettre à l'allemand à 60 ans pour comprendre la très difficile langue de la famille Platter, de s'emparer de sujets où il y a parfois plus de coups à prendre que de lauriers à recueillir de la part des collègues, tout cela montre bien que nous avons affaire à un historien hors du commun d'une culture et d'une curiosité universelles. Là est le secret : Emmanuel Le Roy Ladurie donne et partage parce qu'il possède beaucoup.

TABLE DES MATIÈRES

429

Avant-propos	7
Francine-Dominique Liechtenhan	
Régions	11
Emmanuel Le Roy Ladurie	

PREMIÈRE PARTIE

LE CLIMAT, L'HISTOIRE ET LE CHIFFRE

Le climat au Moyen Âge : Italie du Nord, XI ^e -XIII ^e siècle	43
Luca Bonardi	
Climat et mortalité en France, de l'Ancien Régime à l'époque actuelle	53
Daniel Rousseau	
Climate Change: Observations, Projections, and General Implications for Viticulture and Wine Production	61
Gregory V. Jones	
Trente ans de nouvelle histoire anthropométrique (1979-2009) : esquisse d'un bilan	81
Laurent Heyberger	

DEUXIÈME PARTIE
AUTOUR DES PLATTER

Emmanuel Le Roy Ladurie, les guerres de Religion ou quelques lignes de force d'une pensée de l'histoire	99
Denis Cruzet	
Du rêve à l'Enfer : Érasme et Bâle	113
Marie Barral-Baron	
Fabrique et usages de l'image de Genève dans les écrits de Calvin	133
Nathalie Szczech	
L'œil du touriste à Marseille : de l'étudiant bâlois Thomas Platter (1597) au dominicain aventurier Jean-Baptiste Labat (1706)	155
André Zysberg	
430 Thomas Platter le Jeune à la découverte de la Catalogne	179
Bertrand Haan	
<i>Cool Britannia</i> (1599) : poète, médecin, et Jules César à Londres	191
René Weis	
Imaginer la boutique de la famille Mendès	203
Anne Zink	

TROISIÈME PARTIE
NOBLESSE ET SOCIÉTÉ

Le système de la Cour avant Saint-Simon : Le rang et le sang aux XII ^e et XIII ^e siècles	221
Martin Aurell	
Le secret et le public à la cour de France : un système de gouvernement	241
Lucien Bély	
Le duc de Choiseul et le « système de la Cour »	249
John Rogister	
Une histoire tirée par les cheveux. Le jour où Louis XIV décida de porter la perruque... ..	257
Joël Cornette	
Coups d'État féminins et hiérarchie de cour en Russie au XVIII ^e siècle	271
Francine-Dominique Liechtenhan	
Rêves et sommeil de la raison	289
Patrice Higonnet	

Utopie populaire et la désacralisation de l'image royale pendant la Révolution française 315

Ouzi Elyada

Conflits nobiliaires à la cour de France. Édition critique des *Réflexions et considérations* de Boulainvilliers contre le *Mémoire des formalités* de Saint-Simon (1713) 331

Diego Venturino

QUATRIÈME PARTIE

ITINÉRANCES

De Uppsala à Jérusalem : l'itinéraire de Frédéric Hasselquist (1722-1752) 375

Dominique Bourel

Le Grand-Justicier et l'*Arbre de justice* : considérations sur la « justice retenue » sous l'Ancien Régime 385

Paolo Alvazzi del Frate

Emmanuel Le Roy Ladurie en Italie. L'homme, l'historien et son œuvre 395

Andrea Martignoni

La perception de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie en URSS et en Russie ... 407

Pavel Ouharov

Postface 423

Denis Maraval

Tabula gratulatoria 427

Table des matières 429

431

HISTOIRE, ÉCOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE Table des matières

Le 19 juillet 2009, Emmanuel Le Roy Ladurie fêta son quatre-vingtième anniversaire dans l'intimité familiale. Pour ses amis, collègues et élèves, auxquels s'associa une jeune génération de chercheurs inspirés de l'œuvre de ce grand historien, un colloque et un ouvrage en son hommage s'imposaient.

Les contributions consacrées à son œuvre présentent des bilans et des ouvertures vers de nouvelles recherches, la thématique s'échelonnant du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Une large place est accordée à l'histoire du climat, à la démographie et à l'anthropométrie.

La deuxième partie de ces hommages est consacrée au *Siècle des Platter*. Les journaux de cette fratrie se prêtent à l'histoire comparée, leurs récits offrant d'impressionnants tableaux de l'Europe du XVI^e siècle. Le système de cour occupe une importante partie de cet ouvrage, une attention particulière étant portée aux femmes dans la hiérarchie princière, au cérémonial et aux apparences. Le contrecoup révolutionnaire s'articule logiquement avec une analyse dépréciative du système de cour.

Ce recueil se clôt sur des réflexions sur les retombées de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie à l'étranger, où sa pluridisciplinarité influença des générations d'historiens, ceci dans les pays les plus lointains.

Couverture : Lucas Van Valckenborch (ca 1535-1597), *Paysage de printemps (mai)*, huile sur toile, 1587, Vienne, Kunsthistorisches Museum © La Collection/Imagno

